

Les limites du morphème

Construire une approche submorphologique

Chrystelle Fortineau-Brémond

Université Rennes 2- ERIMIT

Stéphane Pagès

Aix-Marseille Univ, CAER, Aix-en-Provence, France

« [...] il n'y a bien entendu, aucune discipline paralinguistique qui corresponde à la "phonétique" (par opposition à la "phonologie") qui nous permette de traiter d'une réalité psychique antérieure à toute intégration aux cadres linguistiques. [...] Il n'entre pas dans nos intentions de rechercher ici s'il est possible et utile de combler ces lacunes. »,
(Martinet 1965 : 24-25)

« Une science ne doit pas laisser oublier que, par elle, des questions se posent. Ne pas laisser croire que tout est clair. »,
(Guillaume 2006 : 38)

En 1949, André Martinet exposait la double articulation du langage¹, principe fort opérant et commode permettant d'analyser tout énoncé linguistique en une succession d'unités. Cependant, malgré son pouvoir heuristique certain, un tel principe a pu aussi contribuer à freiner, voire empêcher la réflexion par rapport à certains aspects du fonctionnement du langage. Car en tenant pour acquise une telle dichotomie, la plupart des linguistes contemporains, dans le sillage du grand maître de la linguistique fonctionnelle, ont ainsi contribué à ériger une frontière théorique de prime abord infranchissable entre le morphème (unité distinctive de première articulation selon Martinet) et le phonème (unité de deuxième articulation), isolant en outre le sens d'un seul côté de cette frontière.

Les choses ne sont sans doute pas aussi simples. Si A. Martinet considérait en effet tout d'abord comme non négligeables les faits prosodiques, il les tenait néanmoins pour « [...] marginaux parce qu'un énoncé n'est proprement linguistique que dans la mesure où il est doublement articulé » (1970 : 101). Et estimant que la courbe mélodique « [...] se superpose pour ainsi dire aux unités des deux articulations » (1970 : 21), il déclarait qu'« on ne saurait l'analyser en une succession de phonèmes », c'est-à-dire

1 Texte repris dans *La linguistique synchronique* (1965).

en unités distinctives. Or, de récentes études² sur la prosodie non seulement ont montré l'importance des éléments dits suprasegmentaux dans la communication, mais surtout il est apparu par ailleurs que la ligne mélodique est également segmentable et que les faits prosodiques peuvent être appréhendés comme de véritables unités linguistiques, susceptibles d'être analysées et découpées en constituants :

Une première acception, désormais obsolète, du terme suprasegmental tend à accréditer l'idée que les éléments prosodiques ne sont pas des entités segmentables. L'intonation, par exemple, serait un continuum qui n'est pas divisible en unités discrètes comparables aux phonèmes. C'est pour cette raison que les éléments suprasegmentaux ont été décrétés marginaux au regard de l'analyse linguistique, ou exclus de cette dernière. Il est certain que ce point de vue est totalement incompatible avec les présupposés théoriques des approches contemporaines de la phonologie prosodique [...]. Il se trouve, d'autre part, que dans l'approche plurilinéaire de la prosodie, les éléments prosodiques sont souvent regardés, à l'instar des phonèmes, comme des segments [...] Il est fréquent, en effet, de parler de segment tonal à propos des tons qui entrent dans la constitution des patrons intonatifs. Il devient alors incohérent d'affirmer que les éléments prosodiques sont des segments – ou des autosegments – suprasegmentaux ! (Di Cristo 2013 : 18-19)

Si l'on considère ensuite le niveau non pas suprasegmental mais infrasegmental, la position d'A. Martinet est également catégorique, puisqu'à propos de chacune des unités minimales de première articulation, qui possède un sens ainsi qu'une forme phonique, il déclare qu'« [e]lle ne saurait être analysée en unités successives plus petites douées de sens » (1970 : 14-15). Propos dans la continuité de celui d'H. Frei, qui serait, selon A. Martinet, à l'origine de la notion de « monème », et pour qui ce dernier correspond précisément à « [...] tout signe dont le signifiant est indivis » (1941 : 51)³. L'affaire semble donc entendue par rapport à la question du signe et du sens : au-delà et en deçà du morphème, A. Martinet ferme le ban à toute autre exploration.

Or cette proposition théorique, pour répandue qu'elle soit aujourd'hui, n'en est pas pour autant un principe intangible. En effet, poursuivant la démarche d'analyse et de segmentation du signe linguistique amorcée par A. Martinet et sans remettre nécessairement en question la distinction entre phonème et morphème, toute une série de linguistes étudiant des langues non apparentées – et ce, dès les années 30 – ont cherché à s'affranchir des limites imposées par une analyse réduite à ces deux seuls niveaux, et ont exploré la partie en amont du morphème, en faisant l'hypothèse qu'il existait des éléments participant, peut-être inconsciemment, à la construction du signe et à l'amorçage du sens – d'où le terme générique de *sub-morphèmes* pour désigner les éléments, lexicaux ou grammaticaux, inférieurs aux unités de première articulation. Une orientation (ou intuition) de recherche qui n'est pas si récente car elle est déjà largement relayée chez R. Jakobson⁴, par exemple.

2 Voir notamment les travaux de Di Cristo (2013) ainsi que ceux de Rossi *et al.* (1981).

3 « **Étymol. et Hist.** » 1941 (H. Frei ds *Cah. F. Sauss.*, t. 1, p. 51 : J'entends par **monème** tout signe dont le signifiant est indivis, tandis qu'un syntagme est le groupement d'au moins deux monèmes en une unité supérieure) ; 1960 (Martinet, p. 20). Dér. de *mono*-, sur le modèle de *morphème*-. V. *Lar. Lang. fr.*, p. 3433-3434. **Bbg.** Martinet 1967, p. 108, 116, *passim.* », extrait du Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales. Cf. lien : <https://www.cnrtl.fr/definition/mon%C3%A8me>

4 Lire notamment à ce sujet l'article de Florian Julien publié dans ce volume.

C'est une illustration de cette approche, avec son éclairage particulier, que propose ce volume, qui réunit les différentes interventions d'une journée d'études consacrée à la submorphologie, et co-organisée par Aix-Marseille Université et l'Université Rennes 2, le 1^{er} juin 2018 à la Maison de la Recherche (Aix-en-Provence). Ces études seront présentées sommairement plus avant ; mais plusieurs remarques préalables s'imposent, car si cette orientation de recherche a livré des résultats substantiels, il n'en reste pas moins que le parti pris de situer l'analyse en-deçà du morphème demeure une démarche minoritaire, perçue par certains comme hétérodoxe (donc discutable), et qui soulève critiques et objections.

Le reproche le plus récurrent adressé à la submorphologie prend souvent la forme d'une accusation de *cratylisme*, étiquette commode, renvoyant à un point de vue pré-scientifique, que l'on peut aisément caricaturer. Pour autant, cette objection mérite d'être prise au sérieux, sous réserve que l'on identifie ce qu'elle recouvre précisément. En effet, une analyse attentive des lectures modernes du *Cratyle* (plus que du dialogue lui-même) met en évidence au moins trois griefs distincts : un usage non scientifique de l'étymologie, la négation de l'arbitraire du signe et l'adhésion au phonosymbolisme, éventuellement de portée universelle.

Une grande partie du *Cratyle*⁵, on le sait, est consacrée à la recherche de la signification juste à travers des étymologies dont on n'a pas manqué de souligner le caractère fantaisiste. Le cratylisme peut donc être, en premier lieu, un recours excessif et non contrôlé à l'étymologie comme source d'explication du sens. Les travaux de submorphologie ne se refusent certes pas à faire appel à l'histoire des mots, mais il s'agit bien d'étymologie savante, scientifique, reposant sur des liens morphologiques et sémantiques historiquement avérés, ce qui n'a évidemment rien à voir avec la pratique de Socrate, dont la visée herméneutique l'emporte sur l'exigence de véricité. En outre, si la dimension diachronique est parfois présente (Pagès, éd., 2017), les travaux de submorphologie s'efforcent avant tout de mettre en évidence les faits de motivation qui contribuent à la structuration des idiomes, en synchronie ou en panchronie, mais n'ont pas pour objectif de chercher le sens véritable dans des états de langue passés. Il s'agit avant tout d'identifier des associations son/sens récurrentes dans des termes qui, précisément, ne sont pas étymologiquement apparentés. Enfin et surtout, l'étymologie est essentiellement convoquée pour montrer que le legs d'états de langue plus anciens est constamment soumis à une réélaboration⁶. La submorphologie prend le relais de l'étymologie quand cette dernière s'avère impuissante à rendre compte de certains phénomènes. Un seul exemple : l'analyse submorphémique de *hasta* en espagnol (Pagès 2018) qui a pour objectif, entre autres, d'expliquer le /s/ dont l'étymologie ne

5 Pour rappel, dans ce dialogue, Platon fait intervenir trois personnages, Hermogène, Cratyle et Socrate, qui débattent de « la justesse des noms » (384a).

6 À propos de l'objection étymologique opposée à ce qu'il nomme « la grammaire du signifiant », M. Molho écrit : « Ce point de vue qui n'est pas le nôtre, consiste à accepter l'héritage étymologique pour ce qu'il est : un legs irrécusable, et à considérer le signifiant linguistique comme une donnée physique arbitraire. Conçue dans cette perspective, la notion de système, loin d'être primordiale, n'est pas ce que la langue est, ou qu'elle forme, mais ce qu'éventuellement on reconnaît en elle à travers l'héritage. La thèse ici soutenue est qu'il n'est d'héritage que ce qui, élément par élément, se reconstruit, donnant lieu à des êtres de langue dont la signification adhère à leur physisme, si bien que c'est à travers leur physisme hérité/reconstruit (tout héritage est reconstruction, fût-ce dans le pareil), que s'institue le système. » (Molho, 1986 : 50).

peut rendre compte à elle seule. La submorphologie ne peut donc être assimilée à une étymologie débridée ; elle se concentre au contraire sur les phénomènes que celle-ci ne permet pas de comprendre.

Par ailleurs, et bien que les termes du débat aient finalement peu à voir, de nombreux travaux assimilent la position d'Hermogène (« je ne saurais me persuader que la justesse du nom soit autre chose qu'une convention et un accord », 384d) et celle à laquelle on résume souvent la conception saussurienne du signe (« le lien unissant le signifiant au signifié est arbitraire », 1916/1985 : 101), le point de vue de Cratyle (« il y a pour chaque chose un nom qui lui est naturellement approprié », 383a) étant pour sa part réinterprété, en termes modernes, comme une défense de la motivation. Le cratylisme, en tant que défaillance moderne, serait donc un anti-saussurisme, dans la mesure où il contrevient au « dogme de l'arbitraire » (Launay 2003). Il est incontestable que la submorphologie est intimement liée à la motivation : les submorphèmes sont des atomes ou des agrégats phoniques porteurs d'un invariant cognitif (ou « pré-sémantique ») autour desquels se construisent des réseaux paronymiques dont les éléments entretiennent entre eux des rapports de motivation. Mais affirmer qu'il y a de la motivation ne revient pas à nier l'existence de l'arbitraire ; la plupart des chercheurs ont sur cette question un point de vue plus nuancé. On pense, par exemple, à D. Philips, qui envisage des cycles de motivation et de dé-motivation. Plus généralement, la motivation est vue comme une *limitation* et non une *négation* de l'arbitraire :

[...] dans un système de signes fini, il existe une relation de proportion inverse entre le nombre de signes arbitraires et le nombre de signes relativement motivés : lorsque le dernier augmente, le premier diminue. S'il est vrai que la motivation relative – autrement dit le réseau des analogies dans les systèmes de signes – n'a pas le pouvoir d'affecter qualitativement l'arbitraire absolu, elle le modifie quantitativement. (Monneret 2003 : 320)

Ce point de vue n'est finalement pas différent de celui de F. de Saussure lui-même. En effet, sa pensée est trop souvent réduite aux quelques lignes du *Cours de linguistique générale* (CLG) affirmant que le « principe de l'arbitraire du signe n'est contesté par personne » (Saussure 1916/1985 : 100) – et qui, comme le note F. Rastier (2015 : 55-56), tiennent plus du rappel didactique que de la prise de position –, alors que ses réflexions sur la question sont infiniment plus complexes et plus subtiles. Bien que connues de tous, les nombreuses pages du CLG sur l'analogie et sur le « relativement arbitraire » (ou « relativement motivé⁷ ») sont infiniment moins commentées, voire tout bonnement passées sous silence, alors qu'elles auraient dû décourager toute tentative d'ériger en principe l'arbitraire absolu :

Tout ce qui a trait à la langue en tant que système demande, c'est notre conviction, à être abordé de ce point de vue, qui ne retient guère les linguistes : la limitation de l'arbitraire. C'est la meilleure base possible. En effet tout le système de la langue

7 Il s'agit notamment du passage du chapitre VI de la deuxième partie intitulé « L'arbitraire absolu et l'arbitraire relatif » (Saussure, 1916/1985 : 180-184) et des chapitres IV (L'analogie », 220-230) et V (« Analogie et évolution », 231-237) de la troisième partie, sans parler du chapitre VI (« L'étymologie populaire », 238-241).

repose sur le principe irrationnel de l'arbitraire du signe qui, appliqué sans restriction, aboutirait à la complication suprême ; mais l'esprit réussit à introduire un principe d'ordre et de régularité dans certaines parties de la masse des signes, et c'est là le rôle du relativement motivé. [...] Il n'existe pas de langue où rien ne soit motivé ; quant à en concevoir une où tout le serait, cela serait impossible par définition. Entre les deux limites extrêmes – minimum d'organisation et minimum d'arbitraire – on trouve toutes les variétés possibles. (Saussure 1916/1985 : 182)

La submorphologie, en ce qu'elle cherche à identifier ce qu'il peut y avoir d'ordre et de régularité dans un idiome, à travers les réseaux signifiants qu'elle met au jour, s'inscrit donc résolument du côté de la motivation – sans exclure l'arbitraire, puisqu'elle considère que les deux sont compatibles et même complémentaires – ; en cela, elle ne fait que suivre le programme saussurien.

Il faut reconnaître que la motivation relative n'est guère contestée : elle est plutôt ignorée ou son importance minimisée, alors que la submorphologie – parmi d'autres approches – lui redonne le rôle de premier plan que Saussure avait déjà signalé à propos de l'analogie :

On est parfois tenté de se demander si l'analogie a vraiment l'importance que lui supposent les développements précédents, et si elle a une action aussi étendue que les changements phonétiques. En fait, l'histoire de chaque langue permet de découvrir une [sic] fourmille de faits analogiques accumulés les uns sur les autres, et, pris en bloc, ces continuels remaniements jouent dans l'évolution de la langue un rôle considérable, plus considérable même que celui des changements de sons. (Saussure 1916/1985 : 235)

Ce qui marque véritablement une ligne de fracture et constitue sans aucun doute le principal reproche que recouvre l'accusation de cratylisme, c'est l'existence d'une relation iconique (qui est une forme de motivation) entre le son et le sens, ce que résume parfois le terme de *phonosymbolisme*, et que P. Monneret (2019) propose de nommer plutôt « analogie phonosémantique », pour éviter le terme « symbolisme », problématique quand il s'agit de désigner une relation *iconique*. De nombreux travaux de submorphologie s'appuient en effet sur l'idée qu'il existe des pans entiers du langage dans lesquels se manifeste une « similarité entre formes et significations » (Monneret 2014 : 47) ou, plus précisément – et dans la mesure où c'est plutôt un niveau pré-sémantique qui est convoqué – qu'il existe une « corrélation entre processus vocal et processus cognitif, entre propriétés articulatoires et démarches mentales » (Tollis 2018 : 32). Si ce positionnement est loin d'être dominant dans le champ linguistique, en particulier européen, il n'en est pas pour autant dénué de légitimité historique et scientifique. Il s'appuie sur une longue tradition de recherches – parfois peu connues, mais qui gagnent progressivement en visibilité à la faveur du regain d'intérêt que suscite la question du symbolisme phonétique⁸ – et peut en outre bénéficier des apports des neurosciences cognitives

8 P. Monneret (2019) observe qu'il s'agit d'« une question encore marginale mais qui suscite un intérêt croissant » : la recherche qu'il a effectuée sur Google Scholar montre que l'on passe de 299 références en 2000 à 1350 en 2017 pour la requête « Sound Symbolism ». C'est peu en comparaison, par exemple, de « Universal Grammar » (un peu moins de 8000 références en 2017) ou « Anaphora » (environ 16000 références à la même date) ; mais, alors que ces deux questions traditionnelles sont

et de la psychologie expérimentale. Qu'il s'agisse de la théorie des neurones miroirs de Rizolatti & Sinigaglia (2011) et de ses développements, montrant l'existence d'un lien entre motricité et langage (cité dans Colas 2019 : 23-24), ou du programme de recherche de Ramachandran & Hubbard sur le langage comme vaste « phénomène de synesthésie » (Nobile 2014b : 132) – pour ne prendre que deux des séries de travaux les plus connues, les recherches en neurosciences ne manquent pas, qui étayaient l'idée du phonosymbolisme. À cela s'ajoutent les innombrables études expérimentales portant sur des logatomes ou sur de véritables mots, avec ou sans stimuli, et concernant les dimensions ou les domaines les plus divers (taille, forme, lumière, couleur, goût, sensations tactiles, mouvements, distance, émotions, etc.), qui établissent des corrélations entre certains traits phono-articulatoires et certaines expériences perceptives ou catégories cognitives. Il y a donc une convergence tout à fait significative entre les résultats des travaux tant des neurosciences que de la psychologie expérimentale et les conclusions auxquelles parviennent les recherches linguistiques descriptives⁹ – dont la submorphologie, qui nous occupe ici. Ajoutons qu'un certain nombre des travaux de submorphologie, notamment certains de ceux présentés dans ce volume, s'inscrivent explicitement dans le cadre de l'enracinement corporel de la cognition ou cognition incarnée (*embodiment*) – en particulier les recherches qui cherchent à mettre en œuvre une linguistique *énactive* ou *énactivisante* (sur le concept d'*énaction*, voir Varela, Thompson & Rosch, 1993 et Varela 2017). Si la submorphologie ne peut s'exempter d'une réflexion – absolument nécessaire – sur les méthodes mises en œuvre pour démontrer l'existence de corrélations entre éléments de nature phono-articulatoires et des éléments de nature sémantique, elle ne peut pas être disqualifiée *a priori* en vertu de la tache originelle que constituerait la mise en évidence de phénomènes relevant de l'analogie phonosémantique. Le choix du terme *cratylisme*, lorsque les critiques visent précisément le phonosymbolisme, revient à occulter des pans entiers de la recherche dans diverses disciplines pour mettre en avant la non-scientificité supposée de la démarche submorphologique, alors que des remarques portant sur les procédures mises en œuvre ou les corpus mobilisés seraient sans doute beaucoup plus productives.

Enfin, c'est parfois sur la dimension universelle que l'on attribue au phonosymbolisme que porte l'objection de cratylisme ; en effet, Cratyle défend l'idée que « la nature a attribué aux noms un sens propre, qui est le même chez les Grecs et chez les barbares » (383a). De ce point de vue, la submorphologie est-elle cratyliste, c'est-à-dire à visée universalisante ? La plupart des travaux s'intéressent aux associations récurrentes son/sens dans *un idiome donné* et ne postulent pas que les corrélations qu'ils établissent soient valables pour toutes les langues. En outre, aucun ne se situe dans une logique déterministe, en vertu de laquelle la « nature » commanderait ou dicterait la forme sémantique. On peut toutefois observer que certains submorphèmes identifiés dans une langue A ont également été repérés

dans une tendance stagnante, voire légèrement descendante, le symbolisme phonétique est une question à laquelle s'intéressent un nombre croissant de chercheurs.

9 Il est évidemment impossible de citer tous les travaux sur ces questions ; pour une revue de littérature, on renvoie à la thèse de F. Colas (2019) et aux articles de L. Nobile (2014a et 2014b), ce dernier étant lui-même l'auteur de plusieurs études expérimentales (Nobile & Ballester, 2017) ou descriptives (Nobile, 2011). On renvoie également au n° 3 de la revue *Signifiances*, « Symbolisme phonétique et transmodalité » (Monneret & Nobile, 2019).

dans une langue B, non nécessairement apparentée. Ceci n'a rien de surprenant si l'on n'oublie pas que la cognition est incarnée : en tant que membres d'une même espèce, tous les humains partagent un certain nombre d'expériences, notamment perceptives et motrices ; il n'y aurait donc rien d'étonnant à ce que soient investis de façon similaire des gestes semblables. Mais est-il utile de préciser que l'appartenance à la même espèce n'est pas tout ? Dans le cas contraire, nous parlerions tous une seule et même langue ; il ne faut donc pas perdre de vue qu'il n'y a pas d'expérience corporelle brute, sans élaboration sociale, historique, culturelle et que, d'autre part, les catégories cognitives sont elles aussi le produit d'une culture, d'une histoire des interactions avec l'environnement. On sait bien que même les couleurs, dont la perception repose sur une base physiologique commune à l'espèce, sont éminemment culturalisées¹⁰. On ne peut donc transférer des submorphèmes d'un idiome à un autre sans précautions ; ce serait en outre faire fi de la dimension différentielle du langage, qui repose notamment sur un jeu d'oppositions, uniquement pertinentes dans un système idiomatique donné. Seules les études empiriques permettent de déceler d'éventuelles convergences entre langues différentes ; on ne peut que souhaiter que se développent les travaux de submorphologie contrastive, notamment pour mettre en évidence ce que partagent des langues génétiquement proches ou en contact tout autant que ce qui les différencie radicalement, du point de vue de l'expérience phono-articulatoire et des catégories cognitives.

Les critiques et objections qui viennent d'être exposées et auxquelles on a tenté de répondre relèvent, d'une certaine façon, de la divergence de postulats. Les défis majeurs que doit relever la submorphologie sont sans doute d'un autre ordre.

En effet, le double impératif auquel doit répondre la submorphologie – à la recherche de corrélations entre des éléments de nature phono-articulatoire (de niveau inférieur au signifiant) et des éléments de nature sémantique (de niveau inférieur au signifié) – est tout d'abord de déterminer la nature même de ces éléments atomistiques puis de « démontrer » (si tant est que ce terme soit pertinent dans les sciences humaines) l'existence même de la relation.

La difficulté à isoler les éléments de niveau inférieur aux niveaux habituellement considérés tient en partie au fait qu'ils ne bénéficient pas d'une tradition bien établie, contrairement aux morphèmes et aux phonèmes, et, d'autre part, à l'impossibilité d'avoir recours à des tests tels que celui de la commutation pour les identifier. On peut lire cette difficulté à travers la très grande variabilité des descriptions et des critères retenus, en particulier pour le versant sonore ; traits pertinents pour les uns (par exemple chez l'arabisant G. Bohas), phonèmes pour les autres (position de la

10 Dubois & Cance (2009) démontrent ainsi que le protocole mis en œuvre dans la célèbre étude de Berlin & Kay (1969) – « pour montrer que derrière l'apparente diversité linguistique des manières de rendre compte des couleurs, on pouvait mettre en évidence des invariants attestant de l'unicité et donc de l'universalité nécessaire de la segmentation du spectre coloré dans les mêmes catégories de base, quelles que soient les cultures » (Dubois & Cance 2009 : 77) – repose sur un dispositif lui-même profondément culturel, « synthèse du savoir occidental sur la question » (et sur une conception du langage strictement référentialiste). L'étude de Berlin & Kay ne prend pas en compte le fait qu'il existe différentes conceptions de LA couleur, qui ne peut être réduite à la conceptualisation particulière élaborée par la physique, celle de la couleur « comme dimension phénoménale d'une propriété de la lumière » (Dubois & Cance 2009 : 98). Dans ce domaine, la diversité ne concerne pas seulement le lexique des couleurs, mais aussi la notion même de couleur, qui est un construit social et culturel.

cognématique de D. Bottineau à ses débuts), caractéristiques articulatoires et/ou acoustiques pour d'autres : il est patent que les supports retenus ne font pas l'objet d'un consensus. Par exemple, le cognème A est l'association d'une instruction cognitive de dissociation/distanciation, portée par un mouvement articulatoire d'écartement (Pagès 2015) tandis que les cognèmes T et K combinent, pour le versant phono-articulatoire, deux traits : interruption (occlusion) tardive (dentale) pour le premier, interruption précoce (vélaire) pour le second (Fortineau-Brémond 2012). Pour le cognème O, en espagnol, il semble que l'élément saillant soit l'expérience d'un mouvement de rétraction vers l'intérieur, une caractéristique notable de l'expérience que suppose la réalisation phonétique de ce phonème vocalique médian vélaire (Fortineau-Brémond 2018). Le recours aux traits pertinents de la phonologie a le mérite de s'appuyer sur une tradition bien ancrée et qui bénéficie d'une réputation de scientificité solidement établie ; cela permet en outre de satisfaire à la condition d'idiomaticité, puisqu'un phonème n'a d'existence que dans le cadre d'une langue donnée. Mais les critères mis en avant (*i.e.* les traits distinctifs) semblent parfois assez loin de ce que peut être l'expérience des sujets parlants, ce qui est problématique dans le cadre d'une cognition incarnée. Une autre question qui se pose est celle de savoir si la relation constitutive du submorphème unit des éléments de contenu positif ou s'il s'agit d'une relation de relations. Autrement dit, la relation est-elle du type [fermé] \approx {petit} ou [fermé : ouvert] \approx {petit : grand} ? La réponse à cette question dépend bien évidemment du cadre que l'on se fixe (strictement saussurien ou non) et détermine des méthodologies également différentes. Choisir la première option n'est pas incompatible avec la deuxième ; c'est ce que fait la cognématique, qui décèle des cognèmes aussi bien à travers des récurrences qu'à travers des oppositions (ou plutôt, des récurrences d'oppositions...). En revanche, poser que seul vaut le contraste est incompatible avec le premier point de vue.

Quant à la « preuve » de la corrélation entre une expérience phono-articulatoire et une démarche mentale, c'est l'autre problème méthodologique auquel doit s'atteler la submorphologie. La question ne se pose pas en termes de causalité, puisque cela impliquerait une relation chronologiquement orientée entre un avant et un après, alors que les deux versants (phono-articulatoire et pré-sémantique) du submorphème sont dans une relation de co-avènement. Il n'en reste pas moins que l'existence d'une relation stable entre sonorité et contenu doit être établie et que se pose donc la question de la méthode mise en œuvre pour ce faire. La récurrence est bien évidemment le premier des critères, mais d'autres éléments doivent sans doute être pris en compte pour que le raisonnement ne repose pas uniquement sur une accumulation de cas. Ainsi, il faut sans doute retenir *a minima* des propositions méthodologiques de L. Nobile (2011)¹¹ l'idée que la fréquence des formes dans lesquelles se manifeste

11 Pour L. Nobile, qui travaille explicitement dans un cadre saussurien revendiqué, la seule réalité positive du signe est constituée par l'association d'un signifiant et d'un signifié, qui ne sont que des « des faisceaux de traits différentiels » (2011 : 217) ; il s'ensuit que le cadre de l'analyse doit être celui de la langue (et non des langues) comme totalité d'oppositions. Il faut donc « une méthode d'analyse qui permette d'aborder *le système en tant que totalité*, sans que cela oblige à la tâche prohibitive d'analyser immédiatement *la totalité du système* » (Nobile 2011 : 218, souligné par l'auteur).

la relation considérée est une donnée qui doit être prise en compte¹². La question du corpus est donc fondamentale, et trop souvent négligée.

Le fait que certains aspects de la méthode demandent à être clarifiés ou affermis ne doit cependant pas occulter la puissance heuristique de la démarche submorphologique. Parce qu'elle s'emploie à dégager des correspondances récurrentes entre son et sens, elle s'avère particulièrement efficace pour identifier les divers micro-systèmes qui structurent un idiome et qu'une perspective sémasiologique (souvent associée au postulat du seul arbitraire) ne permet pas de repérer. La submorphologie est avant tout une linguistique de réseaux, transcatégorielle, ce qui permet de dépasser les classifications traditionnelles, notamment entre lexique et grammaire, dichotomie commode, et qui a pour elle le poids de la tradition, mais qui parfois opacifie l'analyse plutôt qu'elle ne l'éclaire. Elle s'avère donc un outil précieux pour mettre au jour l'organisation systématique de la langue. D'un point de vue diachronique, la submorphologie est également une méthode particulièrement pertinente, non seulement pour rendre compte des évolutions que les lois phonétiques ne permettent pas d'expliquer, mais aussi pour mieux comprendre certains processus de changement sémantique. Elle apporte ainsi un éclairage totalement neuf sur des phénomènes aussi importants que la coalescence et les processus de resegmentation – ce qui, notons-le au passage impose de considérer que le submorphème n'est pas nécessairement une unité constituante d'un morphème, puisque comme l'a montré M. Poirier (2019), un élément submorphémique peut apparaître à la charnière de deux morphèmes, entraînant ainsi un redécoupage de la chaîne parlée. Enfin, l'analyse submorphologique se montre également particulièrement opérante pour des langues ne bénéficiant pas d'une longue tradition descriptive ou typologiquement éloignées des langues indo-européennes, comme, par exemple, le cas du guarani, abordé ici dans ce volume par Blestel.

La submorphologie n'a évidemment pas vocation à se substituer à d'autres approches ; mais la perspective relativement originale qu'elle propose, dans un panorama très largement structuré par le découpage en phonèmes et morphèmes, rend possible la découverte de faits nouveaux, tant du point de vue du fonctionnement du langage que de l'organisation des idiomes, et permet de poser de nouvelles questions ou de penser à nouveaux frais des questions traditionnelles. La recherche des « atomes de sens » constitue une sorte de plongée dans les profondeurs du langage et ouvre un vaste champ de recherche à la croisée de toute une série de questions complexes, à commencer par le vaste problème de l'engendrement du sens (la sémiogenèse) et de la délicate place à accorder au pré-conscient (ou sub-conscient) – si *l'inconscient est structuré comme un langage* (selon la célèbre formule lacanienne) la submorphologie en serait-elle un des modes d'expression ? C'est aussi la portée de l'analogie – mécanisme fondamental qui structure la pensée¹³ – qui est en jeu, car la démarche submorphémique invite à pousser plus loin la réflexion sur ce processus¹⁴ et permet d'en analyser et d'en comprendre les innombrables effets. Enfin, les applications – en particulier dans le champ de la didactique – sont également

12 Si G. Guillaume considérait que « la fréquence d'un emploi n'est pas un élément dont le théoricien ait à tenir compte » (1993 : 86), c'était en fait une invitation à ne pas se contenter d'expliquer les emplois les plus saillants, les plus fréquents, d'une forme donnée. Il s'agit donc d'un tout autre problème que celui évoqué ici.

13 Comme l'ont bien montré Hofstadter & Sander (2013).

14 Sur ce point, voir Monneret (2004).

tout à fait intéressantes : l'exploitation des phénomènes d'iconicité, par exemple, est une piste très prometteuse dans l'apprentissage des langues étrangères (Colas 2019 ; Baisset 2019).

On l'aura compris, si la submorphologie soulève un certain nombre de questions qui restent à explorer, il n'en demeure pas moins que la prise en compte simultanée de la dimension sensori-motrice (le geste phonétique) et du processus cognitif (l'opération mentale pré-sémantique) permet de jeter un regard nouveau et dynamique sur le signe linguistique, comme le montrent les contributions de ce volume, qui illustrent, chacune à sa façon, ce que peut être l'analyse submorphologique, appliquée ici à des langues variées.

L'article de Sophie SAFFI et Virginie CULOMA-SAUVA, « **Réflexions sur le lien entre sens et forme au niveau submorphémique** », en position d'ouverture, donnera tout d'abord un aperçu de la visée théorique et de la communauté de pensée de la plupart des articles réunis dans le présent recueil. Rappelant que R. Jakobson avait déjà proposé d'ajouter un troisième niveau d'articulation au découpage théorique d'A. Martinet, la réflexion s'inscrit dans le prolongement d'une cohorte de chercheurs (H. Poincaré, A. Berthoz, G. Rizzolatti...) pour qui la perception est une action simulée. L'analyse établit ainsi un lien – qualifié de préconscient – entre l'aspect perceptuel du geste articuloire et l'aspect conceptuel, l'expérience articuloire intériorisée construisant ainsi une sorte de mémoire kinesthésique au service de l'encodage du sens (on a pu observer, par exemple, que la simple écoute de mots ou de logatomes implique les muscles de la langue). La cognématique de D. Bottineau est mobilisée – puisqu'elle permet d'éclairer les marqueurs grammaticaux sans que cette théorie n'exclue totalement l'arbitraire – mais l'intérêt majeur de la démarche est qu'elle combine l'approche submorphologique, via la cognématique, avec la psychomécanique de G. Guillaume et de ses héritiers, notamment les mouvements premiers d'A. Rocchetti, pour proposer *in fine* un début de typologie systématique d'ordre submorphologique. La question essentielle en suspens reste l'épineux problème de la sélection d'une saillance entrant en jeu dans l'avènement du sens.

Georges BOHAS, quant à lui, avec son étude intitulée « **La corrélation motivée et régulière du son et du sens au sein du signe linguistique** », prend délibérément le parti de Cratyle contre Hermogène en considérant que l'on peut observer la motivation de la langue dès lors que l'on se situe à un niveau submorphémique (donc inférieur au morphème) et que l'on prend en considération les traits articuloires des sons par rapport à l'avènement du sens. La démonstration implique à la fois un raisonnement analogique dans l'argumentation ainsi qu'une dimension sensori-motrice. Pour étayer son propos, il procède à l'analyse d'une partie du lexique de la langue arabe et de la langue française et observe que la plupart des mots faisant référence au nez, directement ou indirectement, possèdent une nasale¹⁵, de la même manière que la référence aux lèvres mobilise en général le trait [bilabial]. Quelques contre-exemples apparents sont étudiés – ainsi, par exemple, si le terme argotique *pif* ne possède aucune nasale, il est intéressant d'observer la présence du trait final [continu] – mais

15 Un constat vérifié pour la langue espagnole en première approximation.

surtout, l'abondance des exemples et les corrélations systématiques observées fondent la cohérence ainsi que la pertinence du propos.

S'appuyant sur différentes propositions théoriques (psychomécanique de G. Guillaume, profil kinésique des sons de M. Toussaint, cognématique de D. Bottineau ainsi que la Théorie de la Saillance Submorphologique de M. Grégoire), l'article de Marine POIRIER, « **“Grammaticalisation” et “constructionnalisation” par le signifiant (II). Le cas des forclusifs en français : approche submorphémique** », s'intéresse, tant en diachronie qu'en synchronie, au micro-système de la négation en français. G. Guillaume avait observé que le *ne* de la négation implique une pensée incomplète, d'où la syntaxe forclusive qui s'est diversement mise en place au fil du temps. Or l'approche submorphologique menée à travers cet article montre que peu à peu s'est opéré un choix – inconscient – de structures congruentes qui reposent sans doute sur les potentialités inscrites dans le signifiant. C'est ainsi que la syntaxe corrélatrice de la négation, marquée par le submorphème *n-*, aurait fini par exploiter et installer durablement dans la langue, comme deuxième opérateur, des éléments submorphémiques pourvus d'une occlusive en position d'attaque (*ne...pas, point, plus, personne, guère*), qui permettraient ainsi au micro-système de la négation d'accéder pleinement – grâce à cette clôture articulaire – à la condition d'entier dont parlait G. Guillaume.

L'analyse de Michaël GREGOIRE, « ***Cuyo* et les possessifs, quelle(s) relation(s) pour quel(s) réseau(x) ?** », qui combine également une optique diachronique et synchronique, invite à reconsidérer les descriptions grammaticales traditionnelles qui ont tendance à dissocier le paradigme des possessifs toniques de l'adjectif relatif *cuyo* alors qu'une simple lecture du signifiant incite au contraire à les analyser conjointement – *cuyo* (< lat. *cujus*) en effet, dès le XIII^e siècle, s'est rapproché du paradigme de la série *mío, tuyo, suyo*. En croisant une approche analogico-paronymique et submorphologique, M. Grégoire postule que la mise en relation est le dénominateur commun entre *cuyo* et les possessifs toniques, qui constituent par ailleurs un micro-système dont la submorphologie permet de mettre au jour les oppositions internes. Ce micro-système est structuré par des marqueurs submorphémiques renvoyant à la personne (M => rang 1 ; T => rang 2, cognème de limite finale atteinte exprimant la « clôture du cercle interlocutif » ; S => rang 3) ; mais si *cuyo* partage le trait occlusif (en position initiale) avec *tuyo*, le relatif se différencie du possessif par un trait essentiel : l'absence de spécification personnelle, ce qui en fait donc, au sein de ce micro-système asymétrique, un corrélat apersonnel.

« **Submorphémie et réanalyse : le cas du focalisateur aspectuel *hina* en espagnol paraguayen** » d'Élodie BLESTEL montre l'émergence du sens dans le cas du *jopara*, qui est un continuum de parlers caractérisés par l'alternance d'unités issues de l'espagnol et du guarani, les deux langues co-officielles du Paraguay, en situation de contact. Elle s'intéresse tout particulièrement au morphème d'origine guarani *hina*, employé en espagnol paraguayen comme marque extra-propositionnelle de focalisation attentionnelle : il dirige l'attention interprétative vers un <accompli> et un <à accomplir> mental, la progression attentionnelle étant ainsi aspectualisée. Elle

montre que ce morphème peut être mis en relation avec un autre marqueur aspectuel, *todo*, utilisé en espagnol paraguayen avec une valeur de perfectivité. Une lecture du signifiant de ces deux morphèmes permet de repérer l'alternance cognématique N (*hiNa*) ~ T/D (*toDo*), bien documentée en espagnol. En effet, l'opposition entre les cognèmes N et T – dont les profils cognitifs (respectivement 'reviation/contraste' et 'limitation/perfectionnement') sont liés aux caractéristiques phono-articulatoires de /n/ et de /t/ – est exploitée dans de nombreux micro-systèmes de la langue espagnole. La diffusion et l'intégration en espagnol de *hina*, issu d'une langue typologiquement éloignée, pourrait donc résulter d'une réanalyse sémiologique, reposant sur la reconnaissance d'une alternance submorphémique extrêmement productive.

Par rapport aux études précédentes, celle de Dennis PHILPS, « **Sémiogenèse et submorphémique : étude des racines du proto-indo-européen à « laryngale » initiale qui renvoient à des parties paires du corps humain** », pousse plus loin la démarche diachronique, puisqu'elle ambitionne d'analyser sous l'angle submorphémique les racines proto-indo-européennes et leurs dérivés, notamment celles renvoyant à des parties du corps. L'analyse se fait en termes de trace et rejoint celle de G. Bohas ; en effet, D. Philps considère que des résonnances nasales ont pu servir de base articuloire pour former des signifiants renvoyant à la nasalité, de la même manière que des résonnances occlusives ont pu servir à exprimer une action impliquant une fermeture (comme *parler, mordre, grignoter, mâcher, ronger*, etc.). La démarche correspond à une conception vocomimétique du langage (c'est la TSG¹⁶, qui conçoit la gestuelle articuloire à travers une approche métonymique) ; mais à une telle échelle, dans le débat sur la nature du signe, cette stratégie inconsciente, qui résulterait d'une exploitation biologique du signe, n'exclut pas l'arbitraire, car une telle conception implique des cycles de motivation et de démotivation. Enfin, tout en s'interrogeant sur le fait de savoir si, en se situant en amont du morphème, la submorphologie sort du cadre de la linguistique, D. Philps rappelle qu'une telle démarche n'est en fait que le prolongement du principe d'invariance de la psychomécanique ainsi que de celui de la linguistique cognitive de Lakoff.

Les trois derniers articles occupent une place à part au sein de ce recueil. En effet, si ceux exposés jusqu'à présent illustraient avant tout la submorphologie – avec des filtres théoriques parfois convergents ou croisés –, ces études finales constituent essentiellement une méta-réflexion critique sur ces différentes approches.

Ainsi Florian JULIEN, dont l'article prend la forme d'une question « **Le champ des théories de la submorphologie est-il un espace d'oppositions axiomatiques ?** », aborde-t-il la submorphologie sous l'angle épistémologique. Outre qu'il propose tout d'abord une archéologie de la genèse du concept de submorphème – il apparaît qu'une telle intuition est très présente chez R. Jakobson, qui parle déjà de « sous-morphème », en accordant une place particulière aux traits distinctifs –, il adopte un regard bourdieusien pour concevoir la recherche en submorphologie en termes de conflits et luttes d'influence. Il met ainsi à nu quelques points de divergence (par rapport à la problématique de la motivation, la place du référent, la question de la représentation...)

16 Théorie sémiogénétique de l'émergence et de l'évolution du signe linguistique.

ainsi que le syncrétisme de certaines approches, « agglutinantes », qui s'emploient à articuler/concilier différentes théories. Par exemple, un certain nombre d'approches énonciationnistes conçoivent le langage comme le produit d'une dynamique biologique et sociale, ajoutant ainsi l'interlocuteur, comme troisième pivot, dans la conformation du signe ; il y aurait instauration (inconsciente) d'une automatisation et d'un consensus autour des éléments – en amont du morphème – constitutifs du signe linguistique. Il montre enfin que la conception du signe linguistique détermine grandement et, logiquement, la description submorphologique.

Pour sa part, Damien ZALIO – « **Les métatermes de la submorphologie** » –, en soulignant le foisonnement terminologique ainsi que les différences de notation des submorphèmes (majuscule, chevrons...) propose un état des lieux synthétique de la réflexion en submorphologie et montre surtout la diversité des approches. Car s'il y a convergence globale des points de vue – se situer en deçà du morphème – ainsi que sur l'élément visé par rapport au sens – élément non pourvu de sens mais qui peut entrer dans l'élaboration d'un signifié –, les divergences se font jour au niveau des termes employés et donc au niveau de la nature de l'élément que l'on cherche à isoler (cognème, saillance, matrice...). Et cette disparité est d'autant plus accusée actuellement qu'avec le temps la réflexion a évolué : par exemple, aujourd'hui, les travaux s'intéressant au niveau inframorphologique ne font plus guère de différence entre le plan lexical et le plan grammatical, analysés avec les mêmes outils et la réflexion qu'ils mènent s'appuie largement sur la charpente phonique du langage, comme le confirme le terme de « formant », emprunté à la phonologie, et utilisé par M. Molho (1988) dans un article précurseur des études de submorphologie.

Enfin, avec l'intervention de Jean VION-DURY « **Neurolinguistique et sub-morphologie. Du rêve à la dure réalité** », c'est toute l'expertise et l'expérience d'un spécialiste de neurosciences qui est mise au service d'une réflexion sur les submorphèmes. Il douche tout d'abord certains espoirs de la linguistique cognitive – à la recherche de critères de validité extérieurs – fondés sur les avancées de la recherche en imagerie cérébrale. Il relativise ainsi les résultats associés à l'onde N 400 (une onde cérébrale dont l'amplitude varie en fonction du degré d'incongruité sémantique d'un mot) ainsi que ceux des potentiels évoqués (des modifications de l'activité électrique du système nerveux en réponse à des stimulations extérieures), puisqu'ils sont liés à la conscience verbale, alors que le niveau submorphologique équivaut plutôt à un état de sub- ou pré-conscience. Il y aurait là une illusion de connaissance par rapport à l'observation fine que propose le niveau submorphologique – il ne faut pas oublier que l'objet qu'évalue la N 400 (mot, syllabe) n'est pas strictement de même nature que le submorphème. Il met ensuite en garde contre l'exploitation de l'énonciation consistant à remettre à l'honneur un processus de vocalisation (ou « mise en voix ») des sons faisant intervenir une interaction corps / esprit. Il prône en fait un retour aux sources (Merleau-Ponty) et remet en perspective cette théorie, qui s'est bâtie en réaction au paradigme représentationnel-computationnel et à son oubli du corps. Contre toute attente, par rapport à ce vaste chantier de recherche qu'ouvre la submorphologie et à la question épistémologique « qu'est-ce qu'un fait linguistique ? », c'est finalement

la méthode de l' introspection qui est préconisée pour tenter de saisir et d' identifier les unités submorphologiques¹⁷.

Ces différentes études submorphologiques permettront de nourrir un débat essentiel – et loin d' être clos – sur la question du lien entre la forme et le sens. Et, on l' aura compris, en accordant une importance toute particulière à la structuration des signifiants sous l' angle submorphémique, c' est-à-dire finalement aux questions d' amorçage du sens, ces différentes approches se donnent l' ambitieux projet d' essayer de mieux comprendre *in fine* comment se configure le signe linguistique, le crédo sous-jacent d' une telle théorie étant que le sens peut investir et informer tout type d' unité constitutive de la substance linguistique.

Signe d' une mutation au sein des sciences du langage, la submorphologie permettra sans doute de contribuer à dépasser les approches traditionnelles de la linguistique et d' étendre son pouvoir. Il lui reste désormais à approfondir ses méthodes et instruments adéquats sans rien perdre de la rigueur de sa démarche.

Bibliographie

- BAISSET, Léna, *Du vocabulaire passif au vocabulaire actif : l' iconicité comme clé pour améliorer l' apprentissage du lexique en classe d' espagnol ?*, Mémoire de master, Linguistique hispanique, Université Rennes 2, 2019.
- COLAS, Fanny, *La perception de l' iconicité phonologique testée sur un corpus de verbes français*, Thèse de doctorat, Linguistique, Université Bourgogne-Franche-Comté, 2019.
- DI CRISTO, Albert, *La prosodie de la parole*, Bruxelles, De Boeck, 2013.
- DUBOIS, Danièle, CANCE, Caroline, « Mettre un terme aux couleurs de base : déconstruction d' un paradigme dominant », in DUBOIS, D., éd., *Le sentir et le dire. Concepts et méthodologies en linguistique et psychologie cognitive*, Paris, L' Harmattan, 2009, p. 75-104.
- FORTINEAU-BREMOND, Chrystelle, « Sur le cognème *O* en espagnol : quelques propositions », *Chréode*, n° 2, 2018, p. 291-310.
- FORTINEAU-BREMOND, Chrystelle, *La corrélation en espagnol contemporain. Morphologie, syntaxe et sémantique*. Rennes, PUR, 2012.
- GUILLAUME, Gustave, *Carnets d' un linguiste*, Chambéry, Ed. Comp' act, 2006.
- HOFSTADTER, Douglas, SANDER, Emmanuel, *L' analogie, cœur de la pensée*, Paris, Odile Jacob, 2013.
- LAUNAY, Michel, « Note sur le dogme de l' arbitraire du signe et ses possibles motivations idéologiques », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, vol. 2, n° 33, 2003, p. 275-284.
- MARTINET, André, *Éléments de linguistique générale*, Paris, Armand Colin, 1970.
- MARTINET, André, *Linguistique synchronique*, Paris, Presses universitaires de France, 1965.
- MARTINET, André, La double articulation linguistique, *Travaux du Cercle linguistique de Copenhague*, n° 5, 1949, p. 30-37.
- MOLHO, Maurice, « L' hypothèse du formant. Sur la constitution du signifiant : esp. UN/ UNO » in BLANCHE-BENEVISTE, C., CHEVEL, A., GROSS, M., édés., *Hommage à la mémoire de Jean Stefanini*, Aix-en-Provence, Université de Provence, 1988, p. 291-303.

17 Méthode que l' on rencontre en effet encore aujourd' hui dans le cadre du phonosymbolisme, par exemple (Colas 2019).

- MOLHO, Maurice, « Grammaire analogique, grammaire du signifiant », *Langages*, n° 82, 1986, p. 41-51.
- MONNERET, Philippe, « Le symbolisme phonétique et la fonction iconique de l'analogie », *Signifiances*, vol. 3 *Symbolisme phonétique et transmodalité*, n° 1, 2019, p. 1-19. Disponible à l'adresse : <https://revues.bu.uca.fr/index.php/Signifiances/article/view/229>
- MONNERET, Philippe, « L'iconicité comme problème analogique », *Le Français Moderne*, vol. 1, n° 82, 2014, p. 46-77.
- MONNERET, Philippe, *Essais de linguistique analogique*, Dijon, Abell, 2004.
- MONNERET, Philippe, *Le sens du signifiant. Implications linguistiques et cognitives de la motivation*, Paris, Honoré Champion, 2003.
- NOBILE, Luca, BALLESTER, Jordi, « Du goût des mets au son des mots. Recherches expérimentales sur le symbolisme phonétique des goûts et des arômes », in ARGOD-DUTARD, F., *Le français à table*, Rennes, PUR, 2017, p. 125-144.
- NOBILE, Luca, « Introduction. Formes de l'iconicité », *Le Français Moderne*, vol. 1, n° 82, 2014a, p. 1-46.
- NOBILE, Luca, « L'iconicité phonologique dans les neurosciences cognitives et dans la tradition linguistique française », *Le Français Moderne*, vol. 1, n° 82, 2014b, p. 131-169.
- NOBILE, Luca, « Sémantique et phonologie du système des personnes en italien. Un cas d'iconicité diagrammatique », in BEGIONI, L., BRACQUENIER, C., eds., *Sémantique et lexicologie des langues d'Europe. Théories, méthodes, applications*, Rennes, PUR, 2011, p. 213-232.
- PAGÈS, Stéphane, « À propos du /s/ de *hasta* : approche diachronique, systémique et submorphologique », in BLESTEL, É., FORTINEAU-BREMOND, C., eds., *Le signifiant sens dessus dessous. Submorphémie et chronoanalyse en linguistique hispanique*, Limoges, Lambert-Lucas, 2018, p. 55-73.
- PAGÈS, Stéphane, éd., *Submorphologie et diachronie dans les langues romanes*, Aix-en-Provence, PUP, 2017.
- PAGÈS, Stéphane, *La motivation du signe en question. Approche cognématique des morphèmes en [a] de la langue espagnole*, Limoges, Lambert-Lucas, 2015.
- PLATON, *Cratyle*, Traduction, notices et notes par CHAMBRY, Émile, Paris, GF-Flammarion, 1967.
- POIRIER, Marine, *Éléments pour une étude de la coalescence en espagnol. Contribution aux fondements d'une linguistique du signifiant éactivisante*, Thèse de doctorat, Linguistique hispanique, Université Rennes 2, 2019.
- RASTIER, François, *Saussure au futur*, Paris, Les Belles Lettres, 2015.
- RIZOLATTI, Giacomo, SINIGAGLIA, Corrado, *Les neurones miroirs* (traduit de l'italien par Marilène Raiola), Paris, Odile Jacob Poches, 2011.
- ROSSI, Mario, DI CRISTO, Albert, HIRST, Daniel, MARTIN, Philippe, Nishinuma Yukihiro, *L'intonation : de l'acoustique à la sémantique*, Paris, Klincksieck, 1981.
- SAUSSURE, Ferdinand de, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1985 [1916].
- TOLLIS, Francis, « À la recherche des traces signifiantes indissociables des langues. Six approches théoriques hexagonales », in BLESTEL, É., FORTINEAU-BREMOND, C., eds., *Le signifiant sens dessus dessous. Submorphémie et chronoanalyse en linguistique hispanique*, Limoges, Lambert-Lucas, 2018, p. 27-53.

